

Écritures nécessaires

Geneviève Letarte

Numéro 77, été 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/91512ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Letarte, G. (2019). Écritures nécessaires. *L'Inconvénient*, (77), 64–67.

Écritures nécessaires

SUR LE RIVAGE **Geneviève Letarte**

L'écriture émerge parfois du chaos, et l'expérience fait son chemin du dedans vers le dehors. En témoignent les nombreux récits d'apprentissage et de survie qui peuplent l'histoire de la littérature. Par exemple, ces deux livres éblouissants – tant pour leurs qualités littéraires que pour les réalités humaines qu'ils décrivent – que sont *Une histoire d'amour et de ténèbres* de l'écrivain israélien Amos Oz, et *Le lambeau* de l'auteur et journaliste français Philippe Lançon. Bien que très différentes en termes de style et de sujet, ces œuvres ont en commun de rendre compte, avec ampleur et profondeur, d'un drame personnel qui aura servi de tremplin à la construction de soi, dans un cas, et à la reconstruction, voire à la métamorphose de soi, dans l'autre.

Une histoire d'amour et de ténèbres est un récit foisonnant dans lequel Amos Oz (1939-2018) dépeint son enfance à Jérusalem dans les années 40, à la fin du mandat britannique et à l'aube de la création de l'État d'Israël. Né dans un milieu pauvre mais très éduqué – le père est employé à la Bibliothèque nationale, la mère donne des leçons particulières, le grand-oncle est un érudit qui a écrit d'importants ouvrages religieux et philosophiques –, Amos Klausner (son véritable nom) développe très tôt un goût passionné pour les livres, au point d'affirmer plus tard : « Je voulais devenir un livre, et non un écrivain, quand je serais grand. » Élevé dans un foyer où l'on discute de politique aussi bien que de la beauté de la langue hébraïque, et où l'on vénère la connaissance plus que le pouvoir de l'argent, le jeune Amos observe attentivement le monde autour de lui, et c'est à travers ses yeux et son esprit curieux que nous découvrons les multiples facettes de son existence : le « rez-de-chaussée exigu, bas de plafond, d'environ trente mètres carrés » où vit la famille ; la vétusté de la ville de Jérusalem alors qu'au loin brillent les lumières de la grande et moderne Tel Aviv ; les personnages hauts en couleur qui peuplent son entourage – amis de la famille, voisins, enseignants, et surtout la nombreuse parenté, tant paternelle que maternelle, issue d'Europe centrale, qui a fui les atrocités nazies pour atterrir en Eretz-Israël et continue d'y former une communauté soudée (un choc culturel pour certains, dont la mère d'Amos, qui ne se remettra jamais d'avoir quitté la beauté mélancolique de la ville de Vilna (Lituanie) pour « se cogner au sol de pierre de Jérusalem, nu, brûlant et poussiéreux ») ; et enfin, bien sûr, il y a la difficile (et bientôt violente)

Amos Oz

Une histoire d'amour et de ténèbres



cohabitation entre les Juifs et les Arabes, une réalité qui aux yeux de l'enfant se traduit par des détails bien concrets : « À l'épicerie de M. Auster, il fallait choisir entre le fromage de la Tnouva, fabriqué au kibboutz, et le fromage arabe [...]. Pas simple. Il faut dire que le fromage arabe était un chouia moins cher. Mais en l'achetant, n'était-ce pas une légère trahison à l'égard du sionisme [...]. D'un autre côté, en boycottant les produits de nos voisins arabes, nous attiserions et perpétuerions la haine entre les deux peuples, et nous aurions le sang versé sur la conscience, le ciel nous en préserve. »

Il y a un mélange d'âpreté et de douceur dans ces souvenirs de jeunesse où Oz nous fait plonger dans le microcosme personnel du garçon qu'il fut aussi bien que dans la complexité sociale, politique et culturelle de son pays. L'auteur évoque avec émotion la violence des conflits de 1947-1948, au cours desquels les rues de son quartier se transforment en champ de bataille où s'affrontent Arabes, Juifs et Anglais, alors que l'appartement familial déjà exigu est devenu un refuge pour les proches dont les demeures ont été attaquées. Avec humour, par ailleurs, il décrit les nombreux rituels qui marquent le quotidien de la famille Klausner, certains religieux, comme les repas (pas toujours appétissants) que prépare sa mère pour le sabbat, les fêtes de Pessah ou de Roch Hachana, et d'autres plus triviaux tels que le périple familial hebdomadaire pour se rendre à pied chez le grand-oncle qui vit à l'autre bout de la ville, ou la visite à la pharmacie, tous les trois ou quatre mois, pour téléphoner à la parenté de Tel Aviv. Du côté plus plaisant des choses, il arrive que le garçon accompagne ses parents « en ville » pour s'attabler dans l'un des trois ou quatre cafés « qui rappelaient un peu ceux des villes d'Europe centrale de l'entre-deux-guerres », et où « un discret murmure étranger se mêlait à la fumée gris-bleu des cigarettes et au parfum d'autres mondes où l'existence, vouée à l'étude et à la camaraderie, s'écoulait paisiblement ».

Mais l'événement central du récit, et qui le fonde en quelque sorte, c'est la mort par suicide de la mère, à l'âge de trente-neuf ans, alors que son fils en a treize. Ce drame pèse tout au long du livre, mais il est évoqué par bribes, en filigrane, comme s'il était encore trop douloureux pour Oz de l'aborder de manière entière et frontale. On ne sait trop ce qui a poussé aux extrêmes la belle et aimable Fania, si ce n'est peut-être une part secrètement sombre, ou le fait qu'elle ne se serait jamais habituée à vivre dans le quartier pauvre de Kerem Avraham, « au-dessous des Rosendorff et à côté des Lemberg, entre les cuvettes en fer-blanc, les conserves de cornichons et le laurier-rose qui s'étiolait dans un bidon d'olives rouillé, où stagnait en permanence une odeur de chou, de lessive, de poisson en sauce et d'urine rance ». Les passages dépeignant la dépression de la mère, qui devient de plus en plus catatonique, et les efforts que le père et le fils doivent déployer pour la soutenir tout en vaquant aux affaires domestiques, sont poignants. Les dernières pages, surtout, sont d'une grande force, l'auteur y relatant les dernières heures de sa mère en entremêlant les faits qui lui ont été rapportés et ce qu'il imagine s'être passé, pour finir dans une sorte de maëlstrom où s'enchaînent les gestes que lui-même aurait faits, s'il avait été sur place, pour empêcher le drame. « J'aurais pleuré, je l'aurais suppliée à genoux, sans aucune honte, j'aurais peut-être même feint de m'évanouir et je me serais frappé et griffé jusqu'au sang comme je l'avais vu faire dans un accès de désespoir. Je me serais jeté sur elle comme un assassin, je n'aurais pas hésité à lui lancer un vase à la tête. Mais on ne m'avait pas permis d'être là. Je n'ai même pas pu assister à son enterrement. »

Deux ans plus tard, à l'âge de quinze ans, désireux de fuir le monde de ses parents et le tête-à-tête étouffant avec son père, Amos troque le nom de Klausner pour celui de Oz (« force » en hébreu) et part travailler au kibboutz, au grand dam de ses proches qui misaient sur ses facultés intellectuelles. En conduisant des tracteurs et en cueillant des oranges, il s'évertue à devenir un homme au corps solide et bronzé, qui œuvre concrètement au mieux-être de la collectivité. Et puis un jour, la lecture d'un roman de Sherwood Anderson le

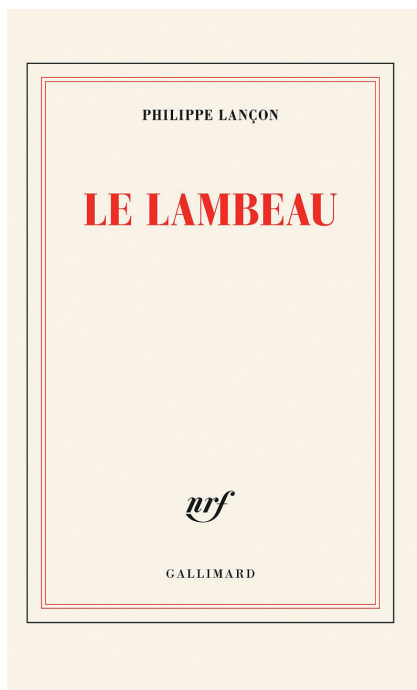
ramène à sa véritable vocation. Lui qui avait toujours cru que les romanciers devaient s'inspirer de choses lointaines et exotiques (et donc inaccessibles pour lui) réalise soudainement que « le monde de l'écriture ne tournait pas autour de Milan ou de Londres, mais autour de la main qui écrivait, là où elle était ». C'est à partir de cette découverte que Oz assumera son devenir d'écrivain et que s'amorcera la création d'une œuvre fortement ancrée dans la réalité qui l'a vue naître, et dont cette *Histoire d'amour et de ténèbres* est certainement un haut fait.

•

Résilience et travail de la mémoire sont également au cœur du *Lambeau* de Philippe Lançon, récit magistral où l'auteur refait le chemin de sa lente reconstruction – physique, spirituelle, voire métaphysique – à la suite de l'attentat de *Charlie Hebdo* en janvier 2015. Il en résulte un livre passionnant et magnifiquement écrit dont la progression narrative est tissée de rêveries et de réminiscences, de souvenirs de voyages à Cuba et en Amérique du Sud, de réflexions sur l'écriture et sur le métier de journaliste, d'échos des œuvres théâtrales, musicales et littéraires qui ont nourri l'auteur et qui, dans le contexte qui nous occupe, se résumeront à quelques essentiels : les fugues de Bach pour la musique ; Proust et la *Recherche*, les lettres de Kafka et *La montagne magique* de Thomas Mann, pour la littérature.

La section consacrée à l'attentat est relativement courte mais d'une grande intensité, on s'en doute, et rapportée comme au ralenti, du point de vue du journaliste qui, étendu sur le sol de la salle de rédaction de *Charlie Hebdo*, parmi les corps de ses collègues, prend lentement conscience de l'horreur : « Les morts se tenaient presque par la main. Le pied de l'un touchait le ventre de l'autre, dont les doigts effleuraient le visage du troisième, qui penchait vers la hanche du quatrième, qui semblait regarder le plafond, et tous, comme jamais et pour toujours, devinrent dans cette disposition mes compagnons. » L'auteur revoit en boucle les jambes des tueurs passer devant ses yeux tandis que lui-même, « immobile et respirant à peine », faisait le mort en espérant qu'ils ne tireraient pas de nouveau pour l'achever. Après le long moment de silence et de flottement qui succède au carnage, il y a l'agitation des collègues qui, ayant réussi à se cacher, surgissent dans la salle et constatent l'ampleur des dégâts, puis l'arrivée des secours et l'évacuation des blessés, dont Lançon, grièvement atteint au visage, et qui, dans une sorte de délire, souhaite désespérément récupérer son portable comme s'il s'agissait de sa vie même : « J'ai regardé mon portable une dernière fois, jusqu'au bout, comme si mes yeux pouvaient l'aimer. Le moment où il a disparu ouvre une période de quatre mois où je ne dépends plus que des autres. »

Vient ensuite la longue partie consacrée à la vie hospitalière que l'auteur connaît pendant de longs mois à la Salpêtrière (et par la suite aux Invalides), dans des lieux très anciens mais néanmoins pourvus des technologies de pointe, et dont la beauté des pierres, des statues et des détails architecturaux fait presque rêver. Dans cette nouvelle demeure, il y a la chambre (« Ni télévision, ni radio. J'aurais eu l'impression d'être envahi par les moustiques »), le bloc opératoire (« La pièce où le corps changeait et où les autres, ceux du dehors, ne me suivaient pas »), les couloirs où le patient fait ses « longueurs » en compagnie de ses deux gardes du corps (« Leur présence installait une privauté sans solitude. Elle m'obligeait à de la tenue »), et enfin les espaces extérieurs – cours, jardins, allées et escaliers – que le patient sera plus tard en mesure de parcourir. Devenu un « athlète en chambre », Lançon subit de multiples opérations et traitements, et il ne nous épargne pas le détail de ses plaies, pansements et cicatrices, ni la gamme des sensations physiques auxquelles il est soumis, entre la douleur extrême et son soulagement.



Apparaissent comme un baume les moments où les notes de Bach se mêlent à la gestuelle des chirurgiens, où les mots de Proust, de Mann ou de Kafka s’immiscent dans les rêveries postopératoires. Autour de lui s’active une armée de soignants pour qui il se prend d’affection et d’admiration : « Les soignants répondaient à la destruction par des gestes précis, destinés à réparer [...] Ces gestes remplaçaient les larmes, le bavardage, la compassion inutile, la pitié dangereuse. » Parmi eux, Chloé la chirurgienne règne en maître : « Proche et lointaine, bienveillante et sévère, elle était la fée imparfaite, penchée sur mon berceau [...]. » Il y a aussi les nombreux visiteurs qui défilent à son chevet – parents, amis, collègues, anciennes amoureuses et officiels (dont le président Hollande) –, ce qui donne lieu à des moments de partage émouvants (« Les amis repartaient au matin, avant les soins des infirmières qui leur offraient un café. Je les regardais s’en aller vers un monde où ils vivaient, bougeaient et vieillissaient tandis qu’ici, eux comme moi, nous étions arrêtés »), ou à d’autres plus difficiles quand par exemple l’auteur ne veut pas recevoir une amie trop émotive : « Je n’étais pas en état de supporter ta présence et ton émotion. Je devais faire un tri [...]. Je m’aperçois que j’ai choisi, à ce moment-là, ceux dont je sentais qu’ils me rendaient plus fort. Tu n’en faisais pas partie. »

Le livre s’amorce par un lent retour sur les quelques journées précédant l’attentat, comme pour bien marquer la frontière entre l’avant et l’après. Dans l’« avant », il y a une soirée au théâtre avec une vieille amie, un article à écrire, l’achat d’un billet d’avion pour New York, des considérations sur le roman *Soumission* de Michel Houellebecq (« Sa misogynie, son ironie réactionnaire, tout cela ne me gênait pas : un roman n’est pas un lieu de vertu ») et sur Shakespeare (« un excellent guide lorsqu’il s’agit d’avancer dans un brouillard équivoque et sanglant ») ; il y a les gestes effectués le matin même de l’attentat, un jour ordinaire où l’auteur se lève, légèrement de mauvaise humeur, pour vaquer à sa routine en écoutant la radio (un entretien avec Houellebecq à France Inter, à propos duquel Lançon fera remarquer a posteriori que « pendant que Houellebecq parlait de république et d’Islam, les tueurs de *Charlie Hebdo* étaient en train de vérifier leurs armes »), et puis sortir, enfourcher son vélo, arrêter chez Monoprix pour acheter un yaourt à boire, et là, par un curieux effet du destin, décider de se rendre à *Charlie Hebdo* avant d’aller à *Libération*, alors qu’il avait l’habitude de faire l’inverse.

C’est là que tout bascule et que le 7 janvier devient la ligne de démarcation entre celui que l’auteur a été, dans une autre vie, et celui qu’il lui faudra devenir, dans la nouvelle vie qu’il se construira, bon gré mal gré, à l’issue d’un processus à la fois long, douloureux et marqué par l’exaltation, et qui lui fera dire, au moment de devoir rentrer chez lui : « Voulais-je sortir et retrouver ma “vie d’avant”, comme le souhaitaient ceux qui semblaient mettre entre parenthèses un événement qui, dans ma propre vie, mettait le reste entre parenthèses ? Ou ne le voulais-je pas ? » C’est dire que, durant les longs mois de sa « dépendance » aux soins hospitaliers et au processus de rééducation de son corps, le journaliste aura traversé une épreuve radicale dont il ne pourra sortir qu’en devenant un autre – peut-être le fameux autre de Rimbaud, surgissant cette fois non pas de l’écriture, mais de la vie même – vers lequel il avance en hésitant. Il est d’ailleurs intéressant de voir comment, à la fin du livre, l’auteur multiplie les retours en arrière comme s’il craignait d’avancer dans sa narration tout autant qu’il avait craint d’avancer vers sa nouvelle existence. Puis le voilà un jour en train de marcher dans Paris comme un citoyen lambda, dépouillé de ses gardes du corps et observant d’un œil étonné le monde autour de lui : « J’ai trouvé que les passants marchaient vite, qu’ils avaient l’air préoccupés. À part les enfants, toujours curieux et habitués au monde parallèle, ils ne regardaient rien. Ça m’a surpris : je venais d’un monde, celui de l’hôpital, où tout était fait de gestes et de regards précis – comme dans un atelier d’artiste. Ici, dehors, tout semblait vague et machinal. » ■